15, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14 h à 19 h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 89 34 51 74

Love&Collect

Contes nocturnes
Leonor Fini (1907-1996)

27.11.2026

Leonor Fini (1907-1996)
Colloque entre Monos et Una (Nouvelles histoires extraordinaires, Edgar Allan Poe), circa 1965
Aquarelle et encre sur papier
Œuvre double-face
Signée en bas à droite
Annotée au dos
34 x 25 cm

Provenance :
Galleria Dantesca, Turin
Collection particulière, Milan
Collection particulière, Paris

Exposition :
Galleria Dantesca, Turin.
Exposition du 6 au 26 mars 1968

Bibliographie :
Edgar Allan Poe (traduction de Charles Baudelaire), Nouvelles histoires extraordinaires, éditions Vialetay, Paris, 1966. Œuvre reproduite en page 249 de l'ouvrage
Galleria Dantesca, Turin, 1968. Œuvre répertoriée au catalogue sous le numéro 17

Prix conseillé
~~35 000 euros~~

Prix Love&Collect
18 000 euros





À la longue, comme il arrive souvent à l'homme qui dort dans l'étroit embrassement de l'Ombre, vint cette lumière de l'Amour immortel !

Edgar Allan Poe

15, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14 h à 19 h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 89 34 51 74

Love&Collect

Contes nocturnes
Leonor Fini (1907-1996)

Edgar Allan Poe
(traduction : Charles Baudelaire)

Il était minuit ; et tu étais toujours assise à mon côté. Tous les autres avaient quitté la chambre de Mort. Ils m'avaient déposé dans la bière. Les lampes brûlaient en vacillant ; cela se traduisait en moi par le tremblement des chants monotones. Mais tout à coup ces chants diminuèrent de netteté et de volume. Finalement, ils cessèrent. Le parfum mourut dans mes narines. Aucunes formes n'affectèrent plus ma vision. Ma poitrine fut dégagée de l'oppression des Ténèbres. Une sourde commotion, comme celle de l'électricité, pénétra dans mon corps et fut suivie d'une disparition totale de l'idée du toucher. Tout ce qui restait de ce que l'homme appelle sens se fondit dans la seule conscience de l'entité et dans l'unique et immuable sentiment de la durée. Le corps périssable avait été enfin frappé par la main de l'irrémédiable Destruction.

Et pourtant toute sensibilité n'avait pas absolument disparu ; car la conscience et le sentiment subsistants suppléaient quelques-unes de ses fonctions par une intuition léthargique. J'appréciais l'affreux changement qui commençait à s'opérer dans la chair ; et, comme l'homme qui rêve a quelquefois conscience de la présence corporelle d'une personne qui se penche vers lui, ainsi, ma douce Una, je sentais, toujours sourdement que tu étais assise près de moi. De même aussi, quand vint la douzième heure du second jour, je n'étais pas tout à fait inconscient des mouvements qui suivirent ; tu t'éloignas de moi ; on m'enferma dans la bière ; on me déposa dans le corbillard ; on me porta au tombeau ; on m'y descendit ; on amoncela pesamment la terre sur moi, et on me laissa, dans le noir et la pourriture, à mes tristes et solennels sommeils en compagnie du ver.

Et là, dans cette prison qui a peu de secrets à révéler, se déroulèrent les jours et les semaines, et les mois ; et l'âme guettait scrupuleusement chaque seconde qui s'envolait, et sans effort enregistrait sa fuite, — sans effort et sans objet.

Une année s'écoula. La conscience de l'*être* était devenue graduellement plus confuse, et celle de *localité* avait en grande partie usurpé sa place. L'idée d'entité s'était noyée dans l'idée de lieu. L'étroit espace qui confinait ce qui avait été le corps devenait maintenant le corps lui-même. À la longue, comme il arrive souvent à l'homme qui dort (le sommeil et le monde du sommeil sont les seules figurations de la *Mort)*, à la longue, comme il arrivait sur la terre à l'homme profondément endormi, quand un éclair de lumière le faisait tressaillir dans un demi-réveil, le laissant à moitié roulé dans ses rêves, de même pour moi, dans l'étroit embrassement de l'*Ombre,* vint cette lumière de l'*Amour* immortel ! Des hommes vinrent travailler au tombeau qui m'enfermait dans sa nuit. Ils enlevèrent la terre humide. Sur mes os poudroyants descendit la bière d'Una.

15, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14 h à 19 h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 89 34 51 74

Love&Collect

Contes nocturnes
Leonor Fini (1907-1996)

Edgar Allan Poe
(traduction : Charles Baudelaire)

Et puis, une fois encore, tout fut néant. Cette lueur nébuleuse s'était éteinte. Cet imperceptible frémissement s'était évanoui dans l'immobilité. Bien des lustres se sont écoulés. La poussière est retournée à la poussière. Le ver n'avait plus rien à manger. Le sentiment de l'être avait à la longue entièrement disparu, et à sa place, — à la place de toutes choses, — régnaient, suprêmes et éternels autocrates, le *Lieu* et le *Temps*. Pour *ce* qui *n'était pas,* — pour ce qui n'avait pas de forme, — pour ce qui n'avait pas de pensée, — pour ce qui n'avait pas de sentiment, — pour ce qui était sans âme et ne possédait plus un atome de matière, — pour tout ce néant et toute cette immortalité, le tombeau était encore un habitacle, — les heures corrosives, une société.



Dès les années 1930, Fini invente son monde de silhouettes adolescentes, d'éphèbes dénudés, de sorcières, de sphinges et de stryges évoluant dans des espaces chargés d'ornements minutieux, volontiers macabres, dont l'étrangeté est souvent accentuée par des effets nocturnes

15, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14 h à 19 h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 89 34 51 74

Love&Collect

Contes nocturnes
Leonor Fini (1907-1996)

Les relations entre l'œuvre de Leonor Fini et la littérature ont été constantes, et très fécondes. Alors que le modernisme n'a eu de cesse de se méfier du récit, le Surréalisme au contraire a célébré les noces fécondes du texte et de l'image. Aussi les relations de Fini au Surréalisme auront finalement été infiniment plus fécondes que celles qu'elle a entretenues avec le groupe lui-même, et notamment avec André Breton – ces deux-là ne s'appréciaient guère. Pourtant, alors que les historiens de l'art révisent aujourd'hui un récit par trop masculinisé, notamment de l'épopée surréaliste, l'œuvre de Fini est l'objet exemplaire d'une réévaluation générale, logique quand on se souvient que ses peintures, masques, illustrations et œuvres graphiques ont été loués par des écrivains aussi considérables et liés au mouvement qu'André Pieyre de Mandiargues, bien sûr, mais aussi Paul Éluard ou Alberto Savinio…

Si elle participe en 1936 à l'exposition surréaliste de Londres, elle refuse de faire partie du mouvement – incapable qu'elle était de se soumettre à quelque diktat.

Cultivée et même lettrée, sismographe des modèles purement intérieurs, Fini a très tôt entretenu avec la littérature une relation enrichissante, et à double sens : si son art a suscité les mots inspirés d'auteurs de premier plan comme Paul Éluard, Jean Genet ou Alberto Moravia (en plus des deux déjà cités), ses œuvres dessinées puis gravées sont devenues indissociables des livres qu'elles transfigurent plutôt qu'elles ne les illustrent ; à Charles Baudelaire, Jean de La Fontaine ou Edgar Allan Poe (comme ici), un même regard acéré sur l'âme humaine la relie. Et puis, il y a aussi ses propres livres, des contes, et encore les pièces de théâtre auxquelles elle a contribué à donner vie.

Dès les années 1930, Fini invente son monde de silhouettes adolescentes, d'éphèbes dénudés, de sorcières, de sphinges et de stryges évoluant dans des espaces chargés d'ornements minutieux, volontiers macabres, dont l'étrangeté est souvent accentuée par des effets nocturnes ; elle déclarait volontiers : *J'ai toujours aimé la nuit. La nuit est le moment où les masques tombent ou, au contraire, le moment où l'on peut enfin porter son vrai visage, celui que le jour interdit.*

15, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14 h à 19 h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 89 34 51 74

Love&Collect

Contes nocturnes
Leonor Fini (1907-1996)

Dans son récit onirique L'Oneiropompe (le *conducteur des songes*) paru en 1978, Fini décrit en outre l'espace nocturne comme un territoire initiatique par excellence : *C'est dans l'obscurité que les formes prennent leur véritable densité. Le jour aplatit tout par son évidence ; la nuit rend aux êtres leur mystère et leur pouvoir de métamorphose*. Même son animal-totem est le reflet de cette fascination pour les *contes nocturnes* : *Le chat est un être nocturne qui ne nous appartient jamais. Il traverse la nuit avec la certitude de celui qui connaît les secrets que nous avons oubliés* (in Miroir des chats, 1977).

Si l'art et la personnalité de Fini exercent une fascination intacte, cela s'explique naturellement par leur profonde part de mystère (*l'art de Leonor Fini impose une nature mystérieuse qui conduit à la beauté même*, selon les mots d'André Pieyre de Mandiargues) mais également, comme l'a si bien saisi Maria Grazia Chiuri, car l'artiste incarne, comme personne depuis, une figure de femme libre et déterminée, dominatrice même, qui a su réinventer les standards de la beauté féminine en les poussant aux extrêmes de l'androgynie, de la séduction vénéneuse et voluptueuse, d'une union nouvelle du sauvage et de l'artificiel. En 2018, la styliste de Dior avait d'ailleurs placé sa collection sous sa figure tutélaire, saluant notamment le fait qu'*elle incarnait une femme forte, contrôlait son image, disait qu'il n'y a rien de plus faux que d'être naturelle*, reprenant l'essence des mots de Jean Cocteau à son sujet : *Pareille à la rose rouge qui pompe la terre des morts, elle dresse avec insolence une jolie bouche profonde. Et jusqu'à son nom nous évoque soit une Gradiva, soit une des héroïnes divines d'Edgar Poe. Au reste, sa personne expose une petite tête de mort, une petite figure de Sphinge qui témoigne du peu d'artifices dont elle use. Tout ce surnaturel lui est naturel. On ne saurait imaginer d'autres acteurs, ni d'autres décors, que ceux qu'elle tire du théâtre de son âme*.

Comme le rapporte Edward Alden Jewell dans le New York Times du 18 novembre 1936, à l'occasion de sa première exposition chez Julien Levy, si, *à première vue vous la prendriez pour une peintre surréaliste, elle devrait plutôt être considérée comme une sur-Raphaëlite, car sa peinture évoque Uccello, Pollaiuolo et cette confrérie d'artistes anglais du dix-neuvième siècle pour lesquels rien de ce qui a été produit après la Renaissance ne saurait être une source d'inspiration*. Jean Genet appuie cette piste, en affirmant que *Sa technique est le signe d'une civilisation raffinée qui aurait la nostalgie d'une vie — non souterraine — mais élémentaire, celle qu'on devine au fond des plus vieilles forêts, dont la décomposition donne ces feux follets, ces nymphes mal défaites de l'écorce des arbres*.



L’humanité de Leonor Fini révèle une affinité, qui n’est peut-être pas tout à fait inconsciente, avec celle des écrivains tels que Poe et de certains élisabéthains moins célèbres. Son goût pour le costume est lui aussi révélateur de ce penchant qui n’est pas seulement littéraire.

Alberto Moravia

15, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14 h à 19 h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 89 34 51 74

Love&Collect

Contes nocturnes
Leonor Fini (1907-1996)

Alberto Moravia, 1945

L'humanité de Leonor Fini révèle une affinité, qui n'est peut-être pas tout à fait inconsciente, avec celle des écrivains tels que Poe et de certains élisabéthains moins célèbres. Son goût pour le costume est lui aussi révélateur de ce penchant qui n'est pas seulement littéraire.

Mais tandis que chez un Delacroix, costume et histoire, tragédie et mythe, ressortaient sur un plan de romantisme explicite et souvent conventionnel qui n'avait rien de mystérieux, la sympathie de Leonor Fini se tourne vers ce je ne sais quoi d'inexprimé, de rêvé et d'inavoué qui se trouve dans ces écrivains *sinistres*, pour emprunter l'adjectif à Praz, qui dans plusieurs de ses livres sur les décadents à travers les âges, en a fait un usage large et intelligent.

Dans ses dessins et en particulier dans la collection exécutée pour illustrer l'œuvre du marquis de Sade, Leonor Fini s'abandonne et se révèle beaucoup plus que dans sa peinture. Non seulement elle y a repris ce mélange de grâce du XVIIIe et de fureur, de cruauté systématique et d'élégance, de raisonnement et de rêve, propre à l'auteur de Juliette, mais elle a également donné au texte une interprétation bien à elle, complète et libre. L'acharnement et la tristesse, le plaisir macabre et la monotonie malsaine de la machine érotique sont représentés avec une grande force dans ses nus insatiables, dans ses visages voilés de noire mélancolie. Le tout d'une touche légère et cependant charnue, irritée, rigoureuse dans les contours des membres, détendue dans les plis mousseux des vêtements.

Ce n'est pas par hasard que Leonor Fini a illustré le marquis de Sade. On peut cesser de parler du surréalisme, on parlera toujours de l'intelligence, que ce soit celle de Leonor Fini ou d'autres.



si vous tolérez le moindre conseil je vous donnerai celui de vous retenir moins longtemps au monde des humains pour regagner les rêves où vous appellent vos sœurs les nymphes prisonnières du lierre. Ne croyez pas, Leonor, que je plaisante : cessez le jeu des apparences : apparaissez.

Jean Genet

15, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14 h à 19 h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 89 34 51 74

Love&Collect

Contes nocturnes
Leonor Fini (1907-1996)

Jean Genet,
Lettre à Leonor Fini, 1950

Madame j'y vois encore quelque science subtile et quelque rouerie — à ne nous donner qu'une image polie, un reflet, de votre aventure intime. Pourtant ces personnages, sphinx, griffons, chimères, qui autrefois étaient les supports d'une armoirie ou d'une tenture, voici qu'ils cessent d'être décoratifs. Ils ont dévoré les humains qu'ils servaient, qui les avaient apprivoisés et ils se vautrent à leur tour dans les draps, mâchent des herbes rares.

L'époque que vous vivez, c'est la Renaissance, je veux dire que vous illustrez un thème qui, historiquement se nomme Renaissance Italienne. Le faste de cette époque est celui même de votre œuvre, voluptueuse et saupoudrée d'arsenic. Vos dames allongées dans l'alcôve, leurs garçons élégants sont emprisonnés, sont atteints d'une peste venue de la plus haute antiquité.

Cependant, une étude a un but : réduire à une expression simple le travail de l'artiste ou, comme disent les philosophes, en concepts, une expérience vécue ; donner — ou dégager le sens de l'œuvre, établir encore ses rapports avec le monde et son époque.

Si vous tenez si ferme la bride à l'animal fabuleux et informe qui déferle dans votre œuvre et peut-être dans votre personne, il me semble, Leonor, que vous craignez beaucoup de vous laisser emporter par la sauvagerie. Vous allez au bal masqué, masquée d'un museau de chat, mais vêtue comme un cardinal romain — vous vous retenez aux apparences afin de ne pas laisser la croupe du sphinx vous envahir et des ailes et des griffes vous pousser. Sage prudence : vous me paraissez au bord de la métamorphose.

Mais si vous tolérez le moindre conseil je vous donnerai celui de vous retenir moins longtemps au monde des humains pour regagner les rêves où vous appellent vos sœurs les nymphes prisonnières du lierre. Ne croyez pas, Leonor, que je plaisante : cessez le jeu des apparences : apparaissez.



Robert Robert
et SpMillot ont dessiné
cette *Fiche*
pour Love&Collect
Écrans imprimables
Format 21 × 29,7 cm
21.09.2024

Crédit photographique
Fabrice Gousset